

M  
B  
O  
D

CINÉMAS

# Un Soir après la guerre

01/01/98 01h01

PAR  
Philippe Azoury

**Un Soir après la guerre** Sortie Les villes meurtries par la guerre se ressemblent toutes. L'errance et le sentiment de perte de ses habitants aussi. De Beyrouth à Sarajevo, de Hanoi à Phnom Penh, le cinéma tricontinental fin de siècle n'aura filmé que cela : la dépression intérieure de pays en fin de bail, l'amertume et [...]

## Un Soir après la guerre

Sortie Les villes meurtries par la guerre se ressemblent toutes. L'errance et le sentiment de perte de ses habitants aussi. De Beyrouth à Sarajevo, de Hanoi à Phnom Penh, le cinéma tricontinental fin de siècle n'aura filmé que cela : la dépression intérieure de pays en fin de bail, l'amertume et la fatigue des générations sacrifiées. Cette longue traîne d'absence de repères, cette folie de réfugié... "*Quand on vend son corps, on est déjà morte*", peut-on entendre de la prostituée mélancolique d'*Un Soir après la guerre*. Et c'est exactement de cela qu'il s'agit : la prostitution comme témoignage à même le corps du prolongement de la guerre sous la forme d'un marché de dupes, la prédominance d'une économie de la violence qui se confond avec la tentation du marché, l'erreur de nos modèles *ready made* d'Occidentaux qui parachèvent de façon sordide les conflits les plus interminables. Les soirs succèdent aux nuits. Il y a tout cela dans ce deuxième film du Cambodgien Rithy Panh, quatre ans après le remarqué *Gens de la rizière*, mais on pourrait lui reprocher qu'il n'y a guère mieux, que la retenue naturelle de son regard l'empêche de transformer sa balade des sans-espérance en un brûlot rageur. On nous rétorquera : le cinéma n'est plus une arme depuis longtemps, il ne pousse plus de rochers sous les pierres, ils ont été remplacés par des humanistes dépressifs... Sans doute, et ce film absolument intègre, sensible, intense et lancinant l'atteste, mais un peu à notre rencontre. Nous préférierions voir Rithy Panh prendre des risques, abandonner cette prudence qui lui fait fuir la réalité urbaine d'un Phnom Penh à la fois fascinant et repoussant, pour trouver refuge dans des rizières idéalisées, puisque intactes, retranchées. Nous aimerions le voir assumer totalement ses beaux personnages de paumés (qui ne détonneraient pas chez les plus grands cinéastes taiwanais), qu'il cesse d'avoir peur de leur violence en les filmant à la façon d'un faux-fuyant, de dos ou dans des plans très larges. Qu'il ose les regarder dans les yeux, se les coltiner, les *supporter*. Ils le méritent. Cette relation viendra, mais à la fin, alors qu'il est déjà trop tard. Anciens militaires, hôtesse ou vendeuses de dancing, ils sont *déjà morts*, rendus. Domage que sa timidité, qui est aussi son élégance, empêche cette hantise de nuit d'être davantage encore qu'un bon film.

Sortie le 16 décembre.